

Comment le citoyen ordinaire construit-il au quotidien le discours du pluralisme ethnique?

Nicole Therrien, Université du Québec à Montréal

Gaby Hsab, Université du Québec à Montréal

Abstract

Discourse around ethnic pluralism — immigration, reception and integration of immigrants, diversity management — is carried out exclusively by key players such as the government, researchers, specialized agencies and media” They talk to each other in conferences, symposiums, academic meetings, work committees, debates, etc. But what place do we grant to the ordinary citizen who lives on a daily basis “in a poly-ethnic system”? How is his common or ordinary knowledge built, and at what point does it become distinct from scholarly knowledge? This is what we consider in this article by referring mainly to phenomenological sociology, discussing major themes that help defining the ordinary world and its social reality: social action, natural attitude, rational action, construction of objects of thought, typicality, intersubjectivity, socialization and distribution of knowledge, and common wisdom. We also explore three registers of knowledge, which have the merit of demystifying the link between the common sense of ordinary people and scholarly thinking of scientists. Finally, we meet the challenge of bridging the gap between phenomenological sociology and natural logic.

Keywords

Common Knowledge, Learned Knowledge, Scholarly Knowledge, Ordinary World, Ordinary Citizens, Records of Knowledge, Natural Logic.

Résumé

Le discours entourant les composantes du pluralisme ethnique – immigration, accueil et intégration des immigrants, gestion de la diversité – est porté exclusivement par des acteurs privilégiés : le gouvernement, les chercheurs, les organismes spécialisés et les médias qui discutent mutuellement au sein de multiples congrès, colloques, réunions savantes, comités de travail, débats, et. Mais quelle place fait-on au citoyen ordinaire qui vit au quotidien « dans un système poly-ethnique » ? Comment se construit sa connaissance ordinaire et à partir de quel moment devient-elle distincte de la connaissance savante ? C’est ce que nous examinons dans cet article en nous référant essentiellement à la sociologie phénoménologique, discutant les grands thèmes qui concourent à définir le monde ordinaire et sa réalité sociale : l’action sociale, l’attitude naturelle, l’action rationnelle, la construction des objets de pensée, la typicalité, l’intersubjectivité, la socialisation et la distribution de la connaissance, le sens commun. Aussi nous explorons les trois registres de connaissances, qui ont le mérite de démystifier le lien entre le sens commun du monde ordinaire et la pensée savante des scientifiques. Enfin, nous jouons notre va-tout en relevant le défi de faire le pont entre la sociologie phénoménologique et la logique naturelle.

Mots-clés

Connaissance ordinaire, connaissance savante, monde ordinaire, citoyen ordinaire, registres de connaissances, logique naturelle.

INTRODUCTION

« La vie sociale repose sur un ensemble de facteurs tenus pour acquis, largement implicites et partagés, permettant justement de saisir le monde social de façon ordinaire ».

Danilo Martuccelli

La problématique de laquelle émerge notre recherche est à l'effet que le message du pluralisme ethnique appartient à des acteurs privilégiés (émetteurs) qui prêchent à d'autres acteurs tout aussi privilégiés (récepteurs) et donc qui jouent à la fois le rôle de messagers et de destinataires. Tenant ainsi le flambeau, ils occultent le savoir du citoyen ordinaire et le maintiennent dans l'ombre. Afin de discuter cette thèse, nous présentons dans cet article les fondements épistémologiques qui soutiennent notre point de vue, suivant par des conclusions. Par la suite, nous présentons des défis théoriques et méthodologiques, closant notre argument avec une discussion sur des perspectives.

LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES

DU SIMPLE CITOYEN AU MONDE ORDINAIRE

Nous nous intéressons au monde social et le secteur choisi qui se présente à nous, en tant que chercheure, est le simple citoyen issu de la population en général. Mais pour ne pas commettre d'impiété conceptuelle, encore faut-il orienter cette appellation non contrôlée. Aussi, c'est sous l'égide d'Alfred Schütz et son œuvre « Essais sur le monde ordinaire » (2007) que nous avons pu explorer le monde-de-la-vie, la *Lebenswelt* ainsi nommée par Husserl (cité par Schütz, 1987, p. 77), ce monde de la vie quotidienne, une réalité fondamentale qui regroupe les objets, les événements, les phénomènes rencontrés pendant la réalisation de nos objectifs les plus quotidiens (2007, p.193).

Schütz (1899-1959) est le fondateur de la sociologie phénoménologique. Il a été influencé par la sociologie compréhensive de Max Weber (1864-1920) et par la phénoménologie d'Edmund Husserl (1859-1938). L'auteur distingue « le monde ordinaire qui vit naïvement dans le monde social, de l'autre monde qui observe scientifiquement le monde social » (Schütz, 2007). Serait-ce un prélude à la compréhension de la connaissance ordinaire et de la connaissance savante ? Poursuivons, car nous pressentons ici un terreau conceptuel susceptible de fertiliser la définition de notre simple citoyen.

Le monde ordinaire et sa réalité sociale

Le monde ordinaire se réfère à un vocabulaire multiple. Ainsi, Schütz (1987; 2007) parle d'un monde constitué d'hommes vivant naïvement en interaction avec d'autres; qui ont des suppositions, des préjugés, des motifs, des moyens et des fins; qui ont leur propre cohérence et contradictions; qui ont des relations de proxémie; qui ont une connaissance pratique des besoins nécessaires à l'organisation de leur expérience quotidienne. À cet effet, Schütz trouve qu'il fait bon de revenir à ce qu'il y a de plus concret soit la vie de tous les jours (2008). Et à chaque jour, ces gens ordinaires s'organisent par habitudes, règles et principes ayant été appliqués avec succès. Husserl, grand maître de Schütz, n'est pas très loin derrière :

« Chaque instant de notre vie est la condensation de tous les instants précédents et leur dépassement dans l'acte présent. Cet acte opère la synthèse de ce qui le précède et projette cela vers l'avenir. Il intègre le passé et construit avec lui, dans le présent. » (Robberechts, 1964, p. 107)

Schütz nous implique également dans la compréhension de la notion de *réalité sociale* qu'il définit ainsi :

« La somme totale des objets et occurrences au sein du monde social culturel tel que l'expérimente la pensée de *sens commun* d'hommes vivant leurs vies quotidiennes parmi leurs semblables, connectés avec eux en de multiples relations d'interaction. » (2007, p. 12)

C'est dire le rôle crucial que jouent les citoyens issus du monde ordinaire et doués dans la construction « d'un monde de sens commun intersubjectif » (Berger & Luckmann, 1966, p. 70). L'intersubjectivité n'est-elle pas une sorte de commerce, stipule Husserl, que nous avons avec autrui et qui est fait « d'échanges qui nous constituent » ? (Robberechts, p. 112).

Selon Michel Maffesoli, l'intérêt de Schütz envers le monde social dévoile une nouvelle mise en perspective qu'il souhaitait tant redonner à la sociologie, et qu'il a nommée « sociologie phénoménologique ». Il s'agit en somme de

« Faire ressortir une nouvelle logique à l'œuvre dans la vie sociale, une logique mettant l'accent sur la proxémie, sur les interactions, sur ce que, dans son acception la plus large, on peut appeler l'expérience de l'autre. » (Préface, p. II, In Schütz, 2008)

À l'époque de Schütz, redonner un nouveau souffle à la sociologie représentait tout un défi qu'il a su bien relever dans son ouvrage « Le chercheur et le quotidien » (2008). Aurait-il voulu répondre à la question de Weber « Comment être à la hauteur du quotidien ? » qu'il n'en eut pas fait mieux, car « l'à présent » est justement ce qui dynamise la sociologie de Schütz, au dire de Maffesoli (*Ibid.*). Dès le premier chapitre, Schütz spécifie que le monde social constitue le champ d'observation propre au chercheur en sciences sociales. Le monde social « n'est pas un monde sans structure », il a « une signification et une structure pertinente pour les êtres humains qui y vivent, qui y pensent, et qui y agissent » (p. 7-12).

Schütz se soucie aussi de fournir au chercheur des « dispositifs méthodologiques » telle l'élaboration de modèles de l'action rationnelle, dont nous traiterons plus loin. L'auteur conseille également de tenir compte des caractéristiques des constructions fréquentes dont l'homme se sert dans son quotidien. Schütz suggère de se poser des questions qu'il qualifie de première nécessité : « Que signifie le monde social pour l'acteur tel qu'on l'observe dans ce monde, et qu'a-t-il voulu signifier par son agir ? Que signifie le monde social pour moi l'observateur ? » (2008, p. 94). Ces pistes méthodologiques nous rappellent, en tant que chercheure, l'importance d'ausculter « la genèse de la signification que les phénomènes sociaux ont pour nous chercheure – comme pour les acteurs –, le mécanisme de l'activité par laquelle les êtres humains se comprennent les uns les autres et se comprennent eux-mêmes. » (*Ibid.*) Jusqu'ici, nous considérons avec attention que le monde social inclut favorablement le citoyen ordinaire, dont nous nous efforçons de cerner le statut.

En bref

Sans aucun doute, Alfred Schütz est déterminant dans notre trajectoire épistémologique, en ce qu'il nous octroie une conception clairvoyante du monde ordinaire qui construit sa réalité sociale de manière qui lui est particulière ; qui vit dans un monde social constitué d'hommes qui ont une connaissance pratique des besoins nécessaires à l'organisation de leur quotidien. Des citoyens en somme qui vivent parmi leurs semblables; qui partagent un sens commun en interagissant les uns avec les autres. Ce monde ordinaire n'est pas flou mais possède, au contraire, une structure qui fait sens pour les gens qui y vivent.

Désormais...

Dans en avoir épuisé l'univers, les caractéristiques circonscrites jusqu'ici nous autorisent, dans le cadre de cette recherche, à décerner à notre simple citoyen le statut de citoyen ordinaire.

LES TROIS REGISTRES DE CONNAISSANCE

Explorons maintenant la pensée de Gina Stoiciu (2006). Cette auteure, en étroite cohérence avec Schütz, a le mérite de démystifier le lien entre le sens commun du monde ordinaire et la pensée savante des scientifiques. Elle démontre que les rapports qu'entretiennent la connaissance ordinaire et la connaissance savante ne sont pas aussi rigides qu'ils le laissent croire (Stoiciu, p. 11).

Loin d'opposer l'acteur ordinaire au savant chercheur, Stoiciu révèle plutôt que ces deux mondes « sont ancrés dans le sol commun de la connaissance et se nourrissent du même terreau de l'imagination sociale » (2006, p. 11). Elle propose une « dynamique triangulaire ou circulaire » qui entraîne le sens commun, les idées dominantes et le savoir savant à collaborer à « l'élaboration collective du champ symbolique » (*Idem*, p. 12). Dans cette juxtaposition, l'auteur définit chacun des registres de connaissances.

Voyons (Figure 1, page suivante), comment Stoiciu articule le système d'influences qui se jouent entre les trois registres. D'une part, les recherches et les débats d'idées tentent de répondre aux tourments et aux inquiétudes des contemporains tout en ayant comme point de départ l'esprit du temps et les pensées dominantes. D'autre part, un certain nombre de propositions savantes, une fois diffusées, popularisées et intégrées par le plus grand nombre, parviennent à changer les perceptions du sens commun. Si les analystes sont soucieux des signes du temps, l'esprit du temps se voit en retour influencé par les idées dominantes et les propositions scientifiques vulgarisées par les médias. De même les représentations sociales, avec leurs idées reçues, sont continuellement remises en question par le regard profane et le regard savant. (Stoiciu, 2006, p. 13)

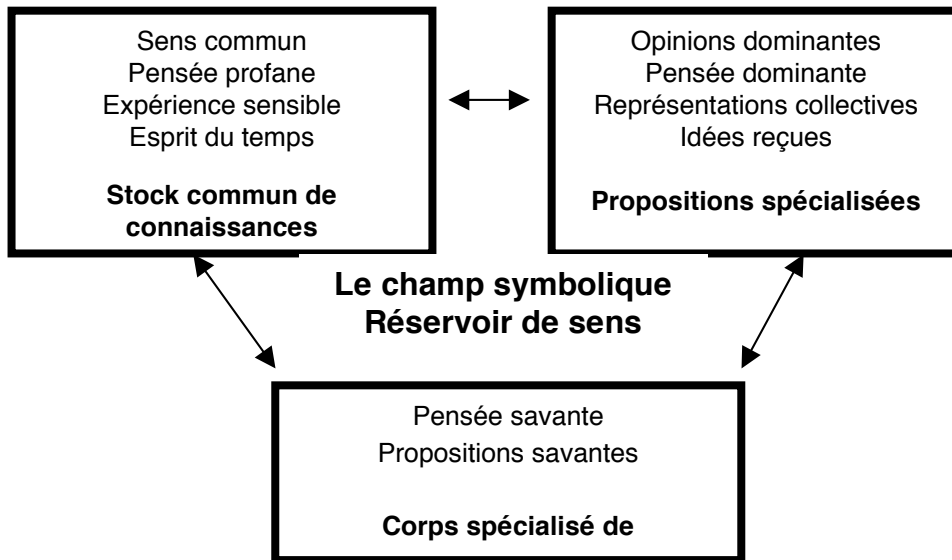


Figure 1: Relation triangulaire (retiré de Stoiciu, 2006, p.12)

Il est réjouissant de constater que chacun de ces trois registres participe à l'élaboration d'un nouveau champ symbolique, sorte de « réservoir » qui accueille la construction de sens de chaque niveau de connaissance (Stoiciu, p. 12).

En bref

À l'avenant de Stoiciu, nous exauçons l'interdépendance entre les trois niveaux de connaissances. Nous convenons que ces trois lieux sont « porteurs d'intersubjectivité ». Plus encore, nous prenons part à la croyance de l'auteur, qu'au point de vue de la sociologie de la connaissance, lorsque survient un événement spécifique à analyser, c'est l'ensemble des trois pensées (profane, savante et dominante), « qui permet d'évaluer de quelle manière elles feront route ensemble dans le processus de mise en ordre symbolique du monde » (*Idem*, p. 15).

De retour à la problématique que nous avons énoncé ci haut, en fouillant dans notre stock commun d'observations cumulées lors d'événements rassembleurs (colloques, séminaires, conférences, réunions savantes) – dont l'objet est de réfléchir, partager et envisager un meilleur vivre-ensemble [1] dans un contexte de pluralisme ethnique – nous y voyons peu ou pas de rapprochement entre les experts et les citoyens ordinaires. Or, ces derniers, Berger et Luckmann l'ont déjà dit, sont doués dans la construction « d'un monde de sens commun intersubjectif » (1966, p. 70). Ils ont au quotidien, des relations de proxémie avec des personnes de différentes communautés ethnoculturelles. Nous estimons donc qu'il serait possible, souhaitable et réalisable que les citoyens ordinaires partagent leurs perceptions et leur vécu subjectif par rapport aux propositions savantes sur le pluralisme ethnique. D'autant serait-il pertinent de découvrir en quoi les opinions dominantes influencent le rapport des citoyens ordinaires au pluralisme et surtout de quelle manière ces citoyens peuvent interpeler la pensée dominante et la pensée savante.

INTUITION

En nous appuyant sur les assises théoriques prodiguées par Schütz et Stoiciu, nous nous arrogeons le droit d'évoquer l'intuition suivante : le scientifique et son interprétation

rationnelle (Schütz, 2007, p. 39), croisé avec le citoyen ordinaire et son sens vécu subjectif (*Idem*, p. 22), pourraient créer un nouveau réservoir collectif de sens, à partir des constructions symboliques de chacun (Stoiciu, 2006, p. 12).

Connaissance ordinaire et connaissance savante

Convaincue que le monde de la pensée profane et le monde de la pensée savante peuvent être enracinés dans le sol *commun* de la connaissance, nous sommes tout de même avide de vérifier ce qui les distingue.

Schütz utilise la métaphore de la ville pour clarifier justement « la vue du monde social dans lequel nous vivons naïvement et le monde social qui est l'objet de l'observation scientifique » (2007, p. 34). Ainsi, l'auteur parle-t-il de l'habitant natif qui connaît bien sa ville, et bien qu'il n'en ait pas une connaissance rigoureuse, cela lui suffit pour satisfaire ses besoins pratiques (*Ibid.*). Nous reconnaissons là notre *citoyen ordinaire*. Dans cette même ville s'amène un étranger qui, pour bien s'orienter, devra sans doute consulter un natif expert capable de lui indiquer où aller et comment s'y rendre. Et il y a le cartographe, le *citoyen chercheur* qui, pour connaître la ville, devra en dessiner les composantes en tenant compte de toutes les règles scientifiques qui s'imposent (Schütz, 2007, p. 35).

Un objet, plusieurs sens

Au moyen de cette analogie, Schütz nous fait prendre conscience qu'un même objet (une ville) peut avoir un « sens spécial » (2007, p. 35) selon différents points de vue. Ainsi, pour le natif c'est sa ville natale dont il est fier. Il en a une « connaissance subjective » et intersubjective (croyons-nous) car pour construire la réalité sociale de sa ville, il puisera dans son stock commun de connaissances. Pour l'étranger ce n'est qu'un lieu où il vivra quelque temps, sa connaissance en est une pratique pour ses besoins ponctuels. Pour le cartographe, l'importance de cette ville n'a d'égal que le but d'appliquer sa science, il en veut donc une connaissance scientifique, objective.

Il arrivera peut-être occasionnellement au cartographe de s'appuyer sur la connaissance ordinaire de certains natifs, mais il ne doit pas se limiter à ces données. Il puisera d'abord et surtout dans son stock spécialisé de connaissances scientifiques comme les théories et méthodes inhérentes à la cartographie. Ainsi il construira sa propre réalité de la ville en tant que scientifique, selon les règles de sa discipline appliquée à un moment donné. C'est pourquoi le sociologue phénoménologue déclare que « le même objet est considéré selon différents niveaux » (*Ibid.*)

La modification du sens

Selon Schütz (2007, p. 38), le terme niveaux se réfère au sens que chacun des interlocuteurs (natif, étranger, cartographe) donne à l'objet ville, ou que chacun des points de vue accorde à l'objet ville. D'autre part, le discours des chercheurs en sciences sociales fait référence à deux *niveaux* qui relèvent d'une différence de « degré de concrétude ou de généralité » (*Idem*, p. 36). Attention nous prévient Schütz, basculer d'un niveau à un autre implique des conséquences. Ainsi, certaines présuppositions d'une recherche pourraient avoir été autrefois considérées comme des faits incontestables, un *datum*, il dira, alors que maintenant elles sont devenues problématiques. L'être humain, nous remémore l'auteur, que ce soit dans sa vie quotidienne ou dans son monde scientifique, a tendance naïvement

à présumer que « ce que nous avons validé une fois demeurera valide et ce qui nous a paru faire question hier ne fera pas question demain » (*Ibid.*). Cela relève de la naïveté, pense Schütz, à moins qu'il ne s'agisse de « propositions d'un caractère purement logique ou de déclarations empiriques d'une très grande généralité » (*Ibid.*).

Poursuivons le raisonnement de l'auteur, en revenant à la métaphore de la ville. Un même objet ayant été *avant* de telle sorte, peut changer au long des ans. Ainsi la ville que l'on a connue enfant peut avoir élargi ses frontières ou peut s'être fusionnée ou avoir changé de statut. Par rapport à la ville *après*, le natif (niveau) pourrait avoir déménagé de quartier et être encore plus fier de sa ville ; ou avoir modifié ses habitudes de vie et s'en dissocier complètement. L'étranger (autre niveau) ne pourra plus se fier à ses repères acquis lors de sa première visite. Et le cartographe (autre niveau) aura cumulé de nouvelles connaissances, il devra refaire sa carte dessinée auparavant, en utilisant des outils différents tels de nouveaux logiciels. C'est sans doute ce qui explique que Schütz ait mis à jour l'enjeu suivant :

« Le simple fait que de nouveaux problèmes et de nouveaux aspects des faits émergent avec le changement de point de vue, tandis que ceux qui étaient autrefois au centre de notre questionnement disparaissent, est suffisant pour initier une modification de sens de tous les termes correctement utilisés au niveau précédent. » (Schütz 2007, p. 37)

CONCLUSION

Il faut être prudent et éviter de permuter des apodicticités valides dans un niveau mais pas dans l'autre. En clair, nous devons savoir distinguer la connaissance provenant du citoyen ordinaire de la connaissance provenant de l'observateur scientifique et utiliser un niveau d'interprétation et de compréhension différent selon le niveau de connaissance de l'interlocuteur.

Pour bien nous approprier la distinction entre la connaissance ordinaire et la connaissance scientifique, nous poursuivons, à la trace, la pensée schützéenne inspirée de deux prestigieux maîtres à savoir Max Weber et Edmund Husserl. Aussi, nous examinerons trois grands thèmes dans l'œuvre de Schütz : le concept d'action sociale, le concept d'attitude naturelle et le concept d'action rationnelle, tels qu'ils s'appliquent dans le monde-de-la-vie.

LES GRANDS THÈMES DE L'ŒUVRE DE SCHÜTZ

L'ACTION SOCIALE

Dès sa première publication (1932), Schütz se préoccupe de la « Construction significative du monde social : une introduction à la sociologie compréhensive ». Inspirée d'abord par le philosophe Henri Bergson, la pensée schützéenne relative à l'activité sociale de l'homme et à la sociologie compréhensive est surtout influencée par Max Weber lui-même marqué par Edmund Husserl fondateur de la phénoménologie (*Idem*, p. 9-10). Au cœur de la sociologie webérienne, se trouve la notion d'activité sociale (*soziales Handeln*) « [...] pour comprendre le plus objectivement possible comment les hommes évaluent et apprécient, utilisent, créent et détruisent les diverses relations sociales ». Le vocabulaire de Weber est d'ailleurs suggestif à cet effet et exprime clairement ce qui l'intéresse « comment

l'homme se comporte dans la communauté, et la société, comment il forme ces relations et les transforme. » (*Idem*, p. 10)

La sociologie phénoménologique s'imprègne aussi de la réalité sociale, qu'il définit ainsi : « La somme totale des objets et occurrences au sein du monde social culturel tel que l'expérimente la pensée de sens commun d'hommes vivant leurs vie quotidiennes parmi leurs semblables, connectés avec eux en de multiples relations d'interaction » (*Idem*, p. 12). Si sa vision phénoménologique s'ordonne à celle du maître fondateur Husserl, c'est aussi à sa méthodologie que Schütz étudiera la notion fondamentale « d'action sociale ». Toujours dans son maître livre « La connaissance du monde ordinaire » (2007), l'auteur la définit de la sorte : « le social désigne une relation entre deux personnes ou plus ; l'action renvoie au comportement auquel un sens subjectif est attaché » (*Idem*, p. 18). L'action sociale est donc

« Une relation sociale dans laquelle les sujets interagissent, prêtent à Autrui la capacité d'être significativement orienté vers eux, de comprendre le sens de leur action, et produisent des motifs subjectifs, des motifs en-vue-de sur leur action et sur celle d'autrui. » (*Ibid.*).

La notion d'action sociale, Weber la renvoie à la notion de sens. De ce concept, Schütz, préoccupé par les structures temporelles de l'action concrète, complètera ce que Weber n'avait pas développé, en faisant ressortir que « la signification de l'action se révèle selon trois modes » : l'action au stade du « pur projet », l'action qui a débuté et qui se trouve en voie d'achèvement, et l'action accomplie. (*Idem*, p. 19)

Ainsi, le sens accordé à un acte accompli est un sens qui résulte d'un travail de mémorisation avant et de réflexion après ; alors que le sens « intentionné » est dévoilé au commencement de l'action concrète. Schütz atteste donc que l'action est intimement liée aux structures temporelles, lesquelles sont intimement liées à la conscience. Selon Husserl, « La conscience est rapport au monde » (1964, p. 69). Et la conscience existe dans un espace. Ainsi, l'action sociale s'expérimente dans le temps, en relation avec d'autres qui étaient là *avant* ainsi nommés les *prédécesseurs*, et d'autres qui sont des *proches* de l'individu *appelés* les *contemporains*, enfin ceux qui seront là plus tard soit les *successeurs*. Même la perception, a écrit Husserl, n'est pas « un phénomène instantané, mais couvre une certaine durée : le présent *et* le présent qui vient de passer » (*Idem*, p. 20).

Schütz atteste donc que l'action est intimement liée aux structures temporelles. Aussi, dans sa logique cohérence, l'auteur maintient le cap vers le motif subjectif de l'action sociale, même si cela n'a rien de facile de justifier en sciences sociales cette soif de connaître « ce mystérieux et pas trop intéressant tyran » qu'est le « subjectif de l'acteur » (1987, p. 89). Il se fait plus persuasif encore lorsqu'il déclare : « Je ne peux surtout pas comprendre les actes d'autres gens sans connaître les motifs *en-vue-de* ainsi que les motifs *parce-que* de tels actes » (*Idem*, p. 98). Il en appelle de tous ses vœux à cet « homme oublié » (2007, p. 23) auquel il veut redonner vie et préserver de la permutation du monde social « en monde fictif inexistant construit par l'observateur scientifique. » (*Ibid.*)

Sans doute que les autres thèmes chers à notre auteur chevronné sont autant indispensables au chercheur en sciences sociales. Nous percevons tout de même que l'action sociale n'en constitue pas moins la matière première substantielle dans l'étude de l'activité humaine au quotidien. En fait foi la détermination du sociologue : « Pourquoi ne

pas décrire honnêtement, avec une terminologie objective, ce qui advient en réalité, et parler ainsi notre propre langage, celui d'observateurs du monde social qui soient compétents et scientifiquement préparés ? » (Schütz, 1987, p. 90)

Bien sûr, nous prévient Schutz, des échos défavorables jailliront à l'effet que ce sont là des « conventions artificielles » qu'il ne faudrait pas utiliser « en vue d'une compréhension réelle du sens des actes sociaux » si non que pour le seul plaisir de les commenter. À cela Schutz rétorque longuement, à la hauteur d'arguments que les détracteurs pourraient difficilement contester. Nous résumons sa démonstration. La tâche de la pensée scientifique est de « construire un système de convention et une honnête description du monde » ; le scientifique n'est pas moins maître dans son « système d'interprétation » que l'acteur, libre d'ériger « son système de buts et de plans » ; il est du rôle de la science d'être objective de par ses propositions scientifiques se rapportant « au monde vie unique et unitaire commun à tous. » (*Ibid.*)

ACTION ET CONDUITE

Schütz interpelle le lecteur en demandant « Comment l'homme fait-il l'expérience de ses propres actions dans et sur le monde ? » Du coup, il nous introduit à l'action vue comme « une conduite définie à l'avance c'est-à-dire fondée sur un projet préconçu, qu'elle soit explicite (simple faire) ou implicite (simple penser). » (*Idem*, p. 106) Définissons d'abord ce qu'est une conduite que l'auteur distingue d'un comportement. Les conduites sont « les expériences subjectivement significatives qui émanent de notre vie spontanée, qu'elles soient celles de la vie intérieure ou celles qui s'engrènent dans le monde extérieur » (*Idem* p. 108). En d'autres mots, exprime l'auteur autrichien, ce sont les activités automatiques de la vie intérieure ou extérieure liées à nos habitudes, à nos coutumes, à l'affectivité.

Les conduites explicites se rapportent aux actions de la vie extérieure tels les mouvements corporels. Toute action explicite est une performance, précise Schütz. Ce type de conduites ou performances explicites qui exigent des mouvements corporels sont nommées *travail*. Le travail est donc cette « action dans le monde extérieur basée sur un projet et caractérisée par l'intention de produire par des mouvements corporels une situation projetée. » Parmi les expériences subjectivement significatives qui émanent de notre vie spontanée, le travail en est la plus importante, car les actes de travail permettent à l'homme de « se réaliser comme totalité » et c'est à travers ces actes « qu'il communique avec les autres » (*Idem*, p. 109).

Les conduites implicites exigent qu'on doive « déterminer si s'ajoute ou non au projet une intention » de réaliser l'action (*Idem*, p. 108). S'il n'y a pas d'intention, l'action demeure à l'état de fantasme ; si l'intention persiste « nous pouvons parler d'une action réalisée à dessein ou *performance* » (*Idem*, p. 109). Si nous saisissons bien la pensée de l'auteur, le processus que nous mettons à l'œuvre présentement pour réaliser l'examen doctoral serait (en toute modestie !) « un bon exemple d'une action implicite qui est une performance » (*Ibid.*). Maffesoli avait raison lorsqu'il déclarait dans sa préface que Schütz allait bien nous intégrer « au sens qu'il accorde au monde de la vie quotidienne, au cœur de ce nouveau rapport à autrui [...], au cœur de la logique du domestique, ou de la pensée courante » (*Idem*, Préface, p. V)

L'ATTITUDE NATURELLE

Quelques structures du monde-de-la-vie est un autre texte original, d'inspiration husserlienne, qui honore Schütz et dans lequel « il prend l'intersubjectivité [...] comme un allant de soi structurel. Il y développe aussi ses analyses en matière de description des structures de la *Lebenswelt* dans la sphère de l'attitude naturelle. » (2007, p. 14) Les relations d'interaction qui font partie intégrante de la *Lebenswelt* s'apparentent, selon Schütz, aux « structures de conscience subjectives » de l'expérience du monde (*Ibid.*). Ici, coule de source la complicité entre Husserl et Schütz. Mais c'est dans *Le chercheur et le quotidien* (1987), que nous en saurons davantage sur l'attitude naturelle dont la réalité nous permettra, ainsi que nous le propose le sociologue phénoménologue, « de clarifier la relation entre le monde de la vie quotidienne et celui de la contemplation scientifique et théorique. » (1987, p. 104)

D'emblée, Schütz nous partage cette assertion : « Dans le monde de la vie, l'homme adulte et pleinement conscient, agissant dans ce monde et sur lui parmi ses semblables, fait l'expérience comme d'une réalité dans l'attitude naturelle » (*Ibid.*) Le monde de la vie est soigneusement défini comme « un monde intersubjectif » que les ancêtres « ont expérimenté et interprété comme un monde organisé » et qui est maintenant donné aux descendants d'expérimenter et d'interpréter. Cette étendue d'expériences fonde « un cadre de référence sous la forme d'une connaissance disponible » (*Idem*, p 105).

Le monde de la vie quotidienne est d'emblée intersubjectif. Cette proposition suppose, écrit Schütz, que ce monde n'en est pas un privé mais commun à tous, et qu'à l'intérieur de ce monde existent des semblables à qui chacun est relié par de nombreux rapports sociaux (*Idem*, p 115). Dit ainsi, l'attitude naturelle ne fait donc pas de l'homme « un analyste de faits isolés les uns des autres », et ne renvoie pas non plus à un « monde privé d'un individu unique » mais plutôt à un monde auquel chacun s'intéresse de manière « éminemment pratique » (*Idem*, p. 105). Le monde de la vie quotidienne est là où l'individu intervient et entretient des interactions avec ses pairs. L'individu faisant partie de ce monde le domine et le transforme ; pouvant ainsi accomplir les objectifs qu'il poursuit parmi son monde. L'individu travaille *dans* ce monde et *sur* ce monde. Parfois, le monde offrira une résistance à ses actes, à laquelle il devra obéir ou faire face.

C'est pourquoi, Schütz entérine le fait « qu'un motif pragmatique gouverne notre attitude naturelle envers le monde de la vie quotidienne » (*Ibid.*) confirmant ainsi que « le monde est quelque chose que nous devons modifier par nos actions ou qui les modifie. » (*Idem*, p. 106) La question que pose Schutz est invitante : « Comment l'homme dans l'attitude naturelle fait-il l'expérience de ses propres actions dans et sur le monde ? » Il faut savoir que les actions participent de la vie spontanée de l'homme et que parmi ses actions toutes ne sont pas « productrices de transformations dans le monde extérieur. » Cela dépendra de « la signification subjective que l'homme attribue à certaines expériences de sa vie spontanée ». Et cette signification n'est pas constitutive de l'expérience mais « le résultat d'une interprétation d'une expérience passée que l'on envisage réflexivement à partir d'un Maintenant ». En clair, l'action sociale présente sera d'autant subjectivement significative qu'elle s'enracinera dans le passé. (*Idem*, p. 106-107)

L'ACTIVITÉ RATIONNELLE

« Considérée comme activité humaine, le travail scientifique se distingue des autres activités humaines par le fait qu'il constitue l'archétype de l'interprétation rationnelle et de l'action rationnelle. »

Alfred Schütz

Dans son ouvrage qui fait autorité « La connaissance du monde ordinaire », l'auteur autrichien estime que la rationalité, au sein de la structure des sciences sociales, a tout des concepts clé en ce « qu'ils constituent les différenciations entre les points de vue que nous nommons niveaux » (2007, p. 38). L'auteur s'explique : le sens que l'on donne à un concept clé ne dépend pas du niveau de la recherche, mais au contraire, le niveau auquel la recherche se réalise dépend du sens attribué au concept clé. Ainsi, en respectant le principe directeur des sciences sociales, l'auteur enchâsse dans « le niveau de l'observation théorique et de l'interprétation du monde social » le concept déterminant d'« action rationnelle » (*Ibid.*).

De plus, le sociologue phénoménologue s'accorde à d'autres auteurs pour imputer à l'action rationnelle l'obligation d'être planifiée, projetée, prévisible, logique (*Idem*, p. 48-49) ; auxquels critères, il ajoutera le choix entre des moyens pour atteindre la ou les bonnes fins et la sélection de ce qui est le plus approprié (*Idem*, p. 50). Ainsi, les actions quotidiennes de l'homme ordinaire seront rationnelles aux conditions suivantes :

a) Sont-elles planifiées, projetées ? À cela l'auteur confirme que même si l'acteur est vraiment le seul à pouvoir y répondre, « il est vraisemblable que tout travail routinier soit un outil en vue d'obtenir des fins qui se situent au-delà du travail routinier et qui le déterminent » (*Idem*, p. 49). Ainsi, nous comprenons que les actions quotidiennes peuvent comporter leur part de planification et de ce fait leur degré de rationalité.

b) Sont-elles prévisibles ? Schütz l'a déjà dit, la connaissance ordinaire quotidienne tient du vraisemblable (*ibid.*, p. 45). Avant lui, Husserl avait exposé le fait que nos pensées quotidiennes s'adonnent davantage au probable-improbable qu'à ce qui est vrai ou faux (*Idem*, p. 50). Nos propositions quotidiennes ne sont pas faites dans le but d'être validées de façon formelle par quelqu'un d'autre, comme procède le logicien ; « mais en vue de gagner une connaissance seulement valide pour nous et pour poursuivre nos buts pratiques » (*Ibid.*)

c) Sont-elles logiques ? Husserl y avait déjà songé en classant la grande partie des propositions émergent de la pensée quotidienne comme des « propositions occasionnelles » c'est-à-dire « n'étant valides et compréhensibles qu'en relation avec la situation de l'orateur et en relation avec leur place dans le flux de pensée » (*Ibid.*).

Selon d'autres auteurs, l'acte rationnel implique un choix entre deux moyens ou deux fins et la sélection la plus appropriée. Pour s'assurer qu'un acte délibéré de choix (*Idem*, p. 53) soit rationnel, Schütz s'inspire de l'interprétation de Dewey, Weber et James. Aussi, nous exposons ici les faits saillants de l'analyse qu'il en fait dans son ouvrage. Dans la vie quotidienne, le choix entre des moyens pour atteindre la ou les bonnes fins et la sélection de ce qui est le plus approprié évoque, selon Dewey, l'image d'une répétition dramaturgique ; ce qui plaît à Schütz. C'est en s'imaginant l'acte accompli qu'un individu peut juger si les moyens choisis sont ou non appropriés et si la fin poursuivie s'ajuste au plan général de sa vie. C'est la technique de libération « la pensée au futur antérieur », ainsi nommée par le

sociologue autrichien où l'esprit songe à une alternative, et à une autre jusqu'à ce qu'il prenne une décision. Mais encore l'esprit éclairé doit voir que d'autres moyens peuvent être appliqués et que d'autres buts peuvent être atteints. Le choix n'est pas donné avant l'acte et donc une délibération s'impose et une préférence. Il ne faut pas confondre la sélection (désigner une alternative sans comparer) de l'élection (choisir ce que l'on préfère). Comme dirait James, « la sélection est une fonction cardinale de la conscience humaine » (cité dans Schütz, 2007). Cependant toute sélection n'impose pas une réflexion profonde (marcher dans un sentier vers la gauche ou vers la droite), alors que dans certains cas oui, et alors autant les émotions que le rationnel participeront de la délibération ; faisant tous deux partie de l'objectif pratique poursuivi.

Ainsi, l'homme ordinaire puisera dans son passé-composé d'expériences, de recettes, de compétences ; il trouvera des solutions à même sa connaissance pratique ; il aura délibéré et entrevu au futur antérieur toutes les possibilités d'action qui lui auraient été offertes ; enfin, il mettra en marche la solution qui lui semble la plus appropriée. Mais sous quelles conditions, cet acte délibéré peut-il être un acte rationnel, se demande Schütz. Encore faut-il « distinguer la rationalité de la connaissance comme condition préalable au choix rationnel et la rationalité du choix lui-même » (*Idem*, p. 53). Nous résumons cette théorie à même l'illustration suivante :

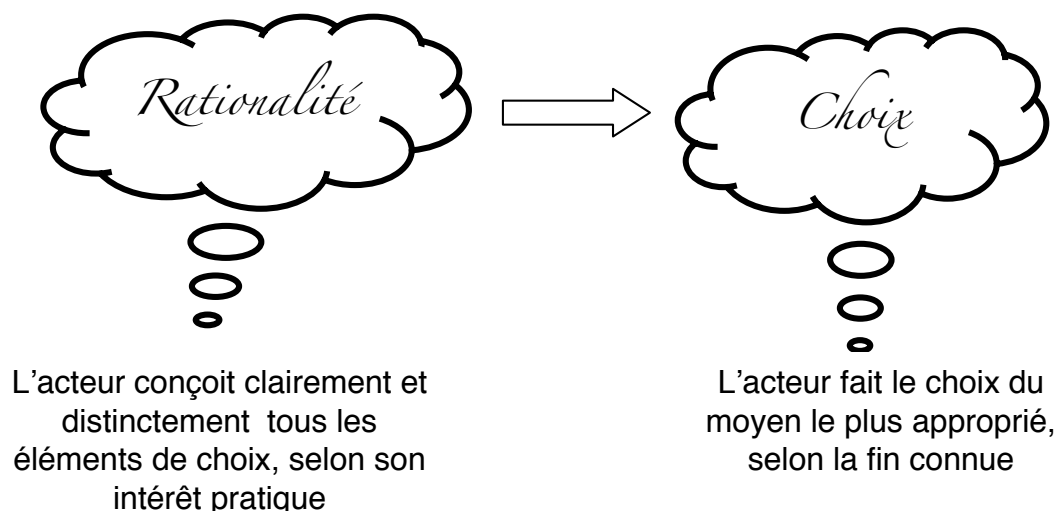


Figure 2 – Rationalité et choix, selon Schütz

Schütz précise que ce système d'action rationnelle ne trouve pas « sa place originelle au niveau de la conception quotidienne du monde social, mais au niveau théorique de son observation scientifique ; c'est là son champ d'application méthodologique » (*Idem*, p. 56). Dans la partie suivante, nous aborderons la pensée scientifique.

CONCLUSION

Nous avons abordé trois grands thèmes dans l'œuvre de Schütz : l'action sociale, l'attitude naturelle et l'action rationnelle. L'action sociale nous permet de comprendre comment l'individu se comporte, dans son monde et dans la société, par rapport aux relations qu'il instaure et transforme. Dans les relations sociales, le motif subjectif et la

signification de l'action sont des maîtres mots. L'attitude naturelle nous fait voir de près la différence entre le monde de la vie quotidienne et le monde scientifique. La typologie des conduites nous fait pénétrer au cœur de la logique du monde de la vie : une logique du domestique, de la pensée courante. L'action rationnelle est un concept fort de ses conséquences, car il confère aux actions quotidiennes leur degré de rationalité et reconnaît que le monde social peut être observé théoriquement.

FONDEMENTS DU QUOTIDIEN

PENSÉE COURANTE ET PENSÉE SCIENTIFIQUE

« Ni le sens commun ni la science ne peuvent procéder, à moins de s'éloigner de ce qui est actuel dans l'expérience. »

Whitehead

Cette phrase de Whitehead fonde son analyse de l'organisation de la pensée dont Schütz s'inspire (1987, p. 8). La moindre chose perçue dans la vie quotidienne est plus qu'une présentation des sens, c'est un « objet de pensée », une construction raffinée à laquelle participe l'imagination « pour reconstituer l'apport des sens manquants par une présentation hypothétique » (*Ibid.*). Selon Whitehead, rapporté par Schütz, c'est précisément l'imagination de la présentation sensorielle hypothétique « qui est le roc sur lequel toute la structure de la pensée courante est érigée » (*Ibid.*). Les faits concrets de la perception courante ne seraient pas en fait aussi concrets qu'ils paraissent. « Ils recèlent des abstractions d'une nature hautement sophistiquée, et nous devons tenir compte de cette situation sous peine de voir le concret là où il n'est pas » (*Ibid.*).

Pour Whitehead, seule la science physique compte, et donc les objets de pensée scientifique délogent forcément les « objets de pensée de la pensée courante » (*Idem*, p. 9) Ce n'est ce qui intéresse Schütz, mais plutôt « la conception fondamentale » que Whitehead partage avec des auteurs privilégiés tels James, Dewey, Bergson et Husserl. Schütz la formule ainsi :

« Toute notre connaissance du monde, qu'elle s'exprime dans la pensée courante ou dans la pensée scientifique comprend des constructions, par exemple, un ensemble d'abstractions, de généralisations, de formalisations et d'idéalisations spécifiques au niveau spécifique d'organisation de la pensée où l'on se trouve. À strictement parler, il n'y a pas de choses, telles que des faits purs et simples. Tous les faits sont d'emblée sélectionnés dans un contexte universel par les activités de notre esprit. » (*Ibid.*)

Un peu inquiétant. Saurions-nous saisir la réalité du monde ? Schütz nous rassure. Nous n'en saisissons que certains aspects, ceux qui nous sont appropriés pour diriger notre vie, ou ceux qui sont pertinents « du point de vue du corpus de règles de procédure de pensée admises telles qu'elles appelé méthode scientifique » (2007, p. 121). La pertinence, selon lui, est ce qui, justement, différencie les nombreuses formes de la connaissance (connaissance évasive, allusive, incomplète). Dans le cadre de ce travail il nous importe essentiellement de distinguer la connaissance ordinaire de la connaissance scientifique. William James singularise la connaissance vague et la connaissance certaine. (Cité par Schütz, p. 119). La connaissance vague se réfère au *quoi* - par exemple ce qui fonctionne,

ce qui se passe - ; alors que la connaissance certaine s'intéresse au *comment* cela se passe, comment cela fonctionne. Schütz rapproche la connaissance vague du « domaine qui n'est pas questionné », à ce qui « est pris comme allant de soi » ; et la connaissance certaine d'une connaissance approfondie, claire, cohérente, bref celle d'un « expert compétent » (*Idem*, p. 120)

Les faits, les données et les événements, que considère le chercheur en sciences naturelles, le sont à l'intérieur de son champ d'observation, lequel champ n'a aucune « signification » pour les molécules, les atomes et les électrons qui le constituent. (*Idem*, p. 10). Le terrain du chercheur-expert en sciences sociales est le monde social, celui du monde ordinaire qui dispose d'une connaissance ordinaire. L'expert compétent devra avoir une connaissance claire et certaine de ses objets de recherche qui « se fondent sur les objets de pensée construits par la pensée courante de l'homme menant sa vie quotidienne parmi ses semblables et s'y référant » (*Idem*, p. 11). C'est ce dont nous traitons dans la section suivante.

LES CONSTRUCTIONS COURANTES DES OBJETS DE PENSÉE

« La connaissance courante du monde par l'individu est un système de construction de sa typicalité. »

Alfred Schutz

La typicalité

L'auteur autrichien part d'un exemple concret : je ne connais pas toutes les races de chien mais lorsque j'en vois un je sais que c'est un chien qui a le comportement typique d'un chien et non d'un chat ; car j'ai déjà l'expérience d'avoir vu ou eu un chien. Il ne m'importe pas d'analyser toutes les caractéristiques individuelles du mammifère en question, si non que de l'associer à un type de créature : le chien (1987, p. 14). Par contre dans certaines circonstances je pourrais m'attarder à des détails tel l'historique de la race d'un chien donné. Il en va de mon intérêt et de la pertinence de procéder ainsi ou non. Mais dans la vie quotidienne en général je dirai « regarde le beau chien », sans toutefois courir après son maître pour en connaître la généalogie. C'était l'explication d'Edmund Husserl évoquée par Schütz « ce qui est expérimenté dans la perception actuelle d'un objet, est transféré aperceptivement à tout autre objet similaire » (*Idem*, p. 18).

Dans le monde ordinaire, disons-le, nous confondons souvent la typification générale, soit l'ensemble des caractéristiques qui définissent, par exemple, la civilisation des Mayas et les particularités individuelles d'un membre de la tribu, en 2011. Il faut savoir que l'homme à chaque jour de sa vie se trouve dans une « situation biographiquement déterminée » (*Idem*, p. 15) c'est-à-dire dans un environnement physique, social et culturel qui lui est propre et qu'il a défini. Il a un passé composé (histoire, connaissances, habitudes acquises), un présent (statut, rôle, position morale et idéologique), et un futur (but, projets) ; ce que Schütz appelle « un dessein à disposition » (*Ibid.*). Cela constitue « un système de pertinence » qui déterminera si je m'intéresse à des « caractéristiques typiques ou à une typification générale » (*Ibid.*). Appliquée à la recherche en sciences sociales, le chercheur devra distinguer la connaissance qui appartient à l'individu lui-même du stock de connaissances commun à un groupe social dont cet individu fait partie.

L'intersubjectivité

L'homme ne vit pas seul. Il vit avec d'autres hommes culturellement semblables à lui avec lesquels il partage des significations communes, des symboles, des outils ; il comprend son monde, il subit les mêmes influences, il s'adonne aux mêmes activités. Mais ce monde dans lequel vit l'homme n'est pas à lui seul, « il est commun à tous et les connaissances personnelles de chacun [...] font référence aux connaissances acquises par d'autres - professeurs, prédécesseurs - [...] et transmises. ». (Schütz, 2009, p. 155) C'est ce que le sociologue identifie comme étant « un stock pré-organisé » de problèmes, de solutions, de règles, de procédures, etc. Cette acquisition et transmission de connaissances relèvent bien de l'intersubjectivité. Au quotidien, par exemple, l'intersubjectivité se manifesterait dans des situations « ordinaires » où les membres d'un même groupe social tiennent pour acquis que lorsqu'ils se rencontrent, « ils se comprendront suffisamment pour que l'action se déroule normalement » (Schütz, 2007, p. 192). L'auteur approuve ainsi la socialisation de la connaissance (1987, p. 16), plus encore, soutient-t-il, la distribution sociale des problèmes variés est « l'objet d'une science théorique » (2009, p. 155). C'est dans ce cadre que prend forme « le postulat d'interprétation subjective des sciences sociales ».

La socialisation de la connaissance

Schutz propose la thèse des perspectives réciproques (1987, p. 17). Il est relativement facile d'admettre qu'un même objet de pensée pour l'un aura une signification différente pour l'autre ; une personne typique pour l'un ne le sera pas pour l'autre ; chacun a sa propre situation biographique déterminée et qui plus est le système de pertinence diffère selon les buts de l'un et de l'autre. Heureusement la pensée courante dépasse ces différences au moyen de « l'idéalisation de l'interchangeabilité des points de vue », c'est-à-dire les choses à la disposition de l'un seront à la disposition de l'autre. Il est plausible aussi que « la congruence des systèmes de pertinence » fasse en sorte que les différences de perspectives s'amointrissent pour atteindre des « buts communs pratiques pour tous » (*Idem*, p. 18).

Selon notre entendement, les individus du monde de la vie qui sont partie prenante d'un système de pertinence congruent, qui interchangent leurs points de vue, qui rapprochent leurs objets de pensée typifiés, qui mettent ensemble leurs expériences adhèrent pour ainsi dire à la thèse des perspectives réciproques. Ainsi ils construisent intersubjectivement leur connaissance ; laquelle selon le sociologue phénoménologue, est « objective et anonyme », signifiant par là que toutes situations biographiques déterminées et buts confondus, la connaissance n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

La connaissance du monde affirme l'auteur autrichien (*Idem*, p.19), nous vient de la société (prédécesseurs, parents, amis, professeurs). Elle nous apprend à définir notre environnement et les caractéristiques propres au *in-group* « nous soutenons, comme Scheler (cité par Schütz, 2009, p. 154) que tout *in-group* possède une conception naturelle du monde adoptée par ses membres comme allant de soi. Elle nous apprend aussi comment former les *constructions typiques* pour qu'elles soient en accord avec le système de pertinences acceptées par le groupe. Cela inclut les manières de vivre, les méthodes pour s'orienter dans l'environnement, les recettes efficaces pour choisir des *moyens typiques*, pour obtenir des *résultats typiques* dans des *situations typiques*. Le moyen typifié

par excellence est le vocabulaire et la syntaxe du langage vernaculaire : « langue de choses et d'événements appelés par leur nom (*Idem*, 1987, p. 20).

La distribution de la connaissance

« Je ne suis expert que dans un domaine restreint et profane dans beaucoup d'autres, comme vous. »

Scheler

Notre maître à penser est formel : « la connaissance est socialement distribuée et les mécanismes de cette distribution peuvent devenir l'objet d'une discipline sociologique » (Schütz, 2009, p. 154). La connaissance se distribue, confirme l'auteur (1987, p. 21). Se référant à William James, il distingue « la connaissance *par présentation* » soit celle qui me vient à l'oreille ou encore que j'apprends pour la première fois, de « la connaissance *sur* » soit une connaissance spécifique, relevant d'une expertise. Schutz explique : La réserve de connaissances dont dispose tout individu à n'importe quel moment de sa vie est organisée en zones diversement claires, distinctes et précises. Cette organisation s'origine dans le système de pertinences dominant ; elle est de la sorte déterminée biographiquement (*Ibid.*).

Connaître ces différences, confirme Schutz, fait partie de l'expérience courante : je sais quelle personne typique contacter pour prendre soin de ma santé ; je sais dans quelles circonstances typiques j'aurai besoin d'un avocat. En clair, nous saisissons que l'homme ordinaire, dans ses interactions quotidiennes, possède la compétence profane de connaître *par présentation* ce qui est pertinent pour lui et ses proches. Cet homme est l'idéal-type construit par Schütz (2009, p. 155) qu'il nomme aussi « l'homme de la rue », ayant « une connaissance pratique de plusieurs champs qui ne sont pas nécessairement cohérents entre eux. » Il agit comme si tout était une seconde nature, et se fie à des procédures éprouvées sans trop se poser de questions sur le pourquoi des choses. Autrement il fait confiance à ses sentiments, et sa ferveur lui donne une certaine assurance de sorte que ses références le guident dans l'atteinte de ses objectifs de vie. Nous prêtons à cet homme de la rue l'habileté de s'adresser à une personne qui a la *connaissance sur* un domaine pertinent pour lui.

L'expert, autre idéal-type, a une connaissance confirmée dans un champ spécifique et limité ; ses opinions sont fondées sur des assertions approuvées par une communauté de chercheurs ou de connaisseurs d'un champ donné ; ses jugements ne reposent pas sur des suppositions. L'homme de la rue. Enfin, Schütz nous propose l'idéal-type du citoyen bien informé, entendu comme le citoyen qui tente de bien s'informer (*Idem*, p. 156). Cela signifie qu'il formule des « opinions fondées de manière raisonnable » sur des sujets qui le concernent ni peu ni beaucoup sans pour autant se rapprocher de ses intérêts immédiats.

Mais qu'en est-il dans la vie régulière ? L'auteur apaise nos ambiguïtés. Chacun de nous est à un moment ou un autre « à la fois expert, citoyen bien informé et homme de la rue » (*Ibid.*). De plus, chacun de nous sait à quel type de connaissance se vouer. L'expert toutefois, n'accordera sa crédibilité qu'à un autre expert. Et le citoyen bien informé ? « Il se croit apte à déterminer qui est un expert d'élite, et même de prendre partie après avoir consulté des opinions expertes contraires aux siennes (*Ibid.*)

Le sens commun

Dans les ouvrages consultés (voire les références bibliographiques), Schütz y consacre pour ainsi dire toutes ses pages à définir le sens commun, que ce soit à travers la connaissance courante, l'intersubjectivité, la réciprocité, l'action sociale, l'attitude naturelle, l'action rationnelle, la socialisation et la distribution sociale de la connaissance, la typification, bref, à travers tous les thèmes qui lui sont chers et qui contribuent à définir la connaissance ordinaire du monde ordinaire. Nous empruntons à Schütz quelques idées forces :

a) « Les constructions du sens commun sont formées à partir d'un « ici » à l'intérieur du monde qui détermine la réciprocité présupposée des perspectives. Elles admettent une réserve de connaissances socialement dérivées et approuvées. La distribution sociale de la connaissance détermine la structure particulière de la construction typifiée. » (1987, p. 47)

b) « Jusqu'à preuve du contraire, le sens commun accepte comme allant de soi, non seulement le monde des objets physiques, mais aussi le monde socioculturel dans lequel nous sommes et dans lequel nous grandissons. » (2009, p. 97)

c) « [...] Le monde de la vie quotidienne est ainsi imprégné de références [...] qui passent inaperçues et par lesquelles j'accomplis mes activités pratiques, mes actions extériorisées [...] dans le cadre de la pensée du sens commun. » (2009, p. 99)

Gina Stoiciu, inspirée de Schütz, se montre très généreuse de ses définitions. Le sens commun, dit-elle, est un savoir populaire, naïf et naturel; fait de théories spontanées, de perceptions ; indice de la logique naturelle, de la sensibilité commune ; naturellement c'est le bon sens ! (2006, p. 10). Commun « parce qu'il procède d'une construction collective par exposition aux autres » ; ainsi le citoyen ordinaire comprend et interprète au quotidien au moyen d'une mise en commun de sens (*Ibid.*). Commun, aussi parce que sous le couvert d'une « banalité agissante », le sens n'en procède pas moins de façon efficace (*Ibid.*).

Chez l'homme ordinaire, le soleil se lève le matin

« L'idéal de la connaissance quotidienne n'est pas la certitude, ni même la probabilité en un sens mathématique, mais juste la vraisemblance »

Alfred Schütz

Le sociologue trace en quelques pages (2007, p. 43-46) le profil de l'homme ordinaire vivant naïvement qui a une réserve d'expériences provenant de la tradition ou de l'héritage ou de son éducation ; il a des habitudes de vie et des règles qu'il ne remet pas en question, qu'il ne fait pas valider nécessairement et qui lui suffisent pour maîtriser sa vie. « La réalité de la vie quotidienne est considérée comme donnée en tant que réalité. Elle n'exige pas de vérification supplémentaire au-dessus et au-delà de sa simple présence. Elle est simplement là en tant que facticité évidente » (Berger & Luckmann, 2006, p. 75).

L'homme ordinaire doit agir pour répondre aux exigences de la vie courante, il n'a pas à réfléchir et donc n'est pas en recherche de certitude ; dans sa connaissance au quotidien, il peut faire des hypothèses ou des prédictions, mais elles n'ont qu'un caractère

approximatif ; il organise sa « sa connaissance sur le mode du livre de cuisine » (Schütz, 2007, p. 45) accomplissant ses activités selon des recettes éprouvées ; son système de connaissance ne répond pas aux lois de la nature mais plutôt à des « séquences et relations typiques » (*Idem*, p. 43-44) et s'appuie sur la régularité des événements. Ainsi, en toute vraisemblance, l'homme ordinaire s'attend à ce que le soleil se lève demain matin et que le bus passe, comme d'habitude (*Idem*, p. 46).

CONCLUSION

Les objets de pensée se construisent dans le courant de la vie quotidienne à travers la typicalité : ainsi, je m'intéresse à des caractéristiques typiques ou à une typification générale, selon la pertinence du moment ; à travers l'intersubjectivité : ainsi j'acquiesce et je transmets des connaissances dans des situations ordinaires de la vie ; à travers la socialisation et la distribution de la connaissance : ainsi, je sais distinguer et je peux être un expert, un citoyen bien informé et un homme de la rue ; à travers le sens commun : ainsi j'ai des références implicites qui me viennent et que je partage avec *les autres* et qui me font comprendre et interpréter ce que je vis au quotidien ; et la vraisemblance : ainsi je m'installe dans un « allant de soi » qui fait que je n'ai pas à valider continuellement ce que je dois faire pour maîtriser ma vie.

CONCLUSION

Schütz au service du chercheur

Dans l'achèvement de cet article, nous apparaissent, dans tout leur éclat, les conseils promulgués par Schütz au chercheur intéressé à analyser le monde social. Le chercheur placera au centre de ce monde les êtres humains qu'il souhaite observer « telle des marionnettes » selon l'expression de Schütz se référant aux « idéaux-types » que Weber a introduit en sciences sociales (2007, p. 57). La procédure est la suivante : le scientifique observe certains événements causés par l'activité humaine, et il commence à établir un type correspondant à ces façons d'agir. Ensuite, il coordonne avec ces actes typiques, des acteurs typiques en tant qu'exécutants. Il finit ainsi par construire des idéaux-types personnels qu'il s'imagine dotés de conscience (*Ibid.*). L'idéal-type n'est pas isolé si non qu'il est associé à « un schème de référence » (*Idem*, p. 60), c'est-à-dire à un problème pour lequel le type a été établi. Ces idéaux-types personnels, nous convainc l'auteur, ont leur raison d'être en ce sens que le chercheur ne peut étudier le monde social, ni le comprendre s'il dissocie les phénomènes sociaux « des motifs humains » (*Idem*, p. 63). Enfin, nous ne pouvons nous priver de ce message court mais non moins percutant qu'Alfred Schütz adresse au chercheur, tel un leitmotiv : ce qui permet à une science sociale de se référer aux événements du monde-de-la-vie est le fait que l'interprétation d'un acte humain, par le chercheur en sciences sociales, peut être identique à celle de l'acteur ou de son partenaire (*Ibid.*).

La conclusion est forcément incomplète à la lumière de tout ce que nous n'aurons pas abordé dans l'univers du « monde ordinaire » que nous donne à découvrir l'œuvre foisonnante d'Alfred Schütz. Néanmoins, nous avons parcouru les lieux fréquentés par ce monde-de-la-vie et nous y avons découvert comment il construit sa réalité sociale au quotidien ; comment il vit dans l'intersubjectivité parmi ses semblables et avec lesquels il partage un sens commun fait d'un savoir populaire et naturel. Ce monde n'est pas banal

mais, au contraire, est doté d'une structure qui fait sens pour les gens qui y vivent. Sous l'égide de Gina Stoiciu, nous avons déchiffré le lien entre le sens commun du monde ordinaire, les idées dominantes et la pensée savante des scientifiques, saisi le système d'influences qui se jouent entre ces trois registres de connaissances. Monde ordinaire, monde-de-la-vie, sens commun, pensée profane, expérience sensible et autres caractéristiques ci haut exposées semblaient faire écho à notre simple citoyen. Aussi, notre décision fut sans appel, nous pouvions désormais le qualifier de citoyen « ordinaire », avec la plus haute distinction conceptuelle schützénne.

PERSPECTIVES

D'autres questions épistémologiques doivent être creusées. Maintenant que nous savons qui est le citoyen ordinaire, il nous importe de connaître comment il exprime, dans sa « langue naturelle » (Grize, 1996), son expérience subjective par rapport au pluralisme ethnique? Quel sens lui donne-t-il et comment vit-il cette réalité avec ses semblables ? Schütz (2009) n'a-t-il pas dit que le sens commun accepte comme allant de soi, non seulement le monde des objets physiques, mais aussi le monde socioculturel dans lequel le monde ordinaire vit et grandit.

Il nous tarde donc d'être instruite de la connaissance du citoyen ordinaire par rapport au pluralisme ethnique, de nous introduire dans son expérience quotidienne et de nous imprégner du sens commun qu'il partage avec ses semblables. S'impose alors le choix d'une approche méthodologique.

LA LOGIQUE NATURELLE

Lorsque l'on parle de logique, inévitablement vient à l'esprit la logique mathématique, la condition absolue pour rendre valide une démonstration scientifique. De cette logique, nous n'en sommes point. Or, au fil des lectures, nous avons été interpellée par Jean-Blaise Grize (1922-2013) logicien et fondateur du « Centre de recherches sémiologiques » de l'Université de Neuchâtel. Il est l'instigateur de la logique naturelle. Mais qu'est-ce donc que la logique naturelle dont les deux termes nous apparaissaient contradictoires? Nous empruntons à Grize sa propre question : pourquoi parler de logique et en quoi est-elle naturelle ? (1996, p. 79) Alors que la logique formelle rend compte des relations entre les concepts, la logique naturelle rend compte de la façon dont se construisent les notions et les liens qui les unissent. Le logicien neuchâtelois atteste qu'il y a des logiques qui ne se limitent pas à la logique mathématique, c'est pourquoi, il juge plausible d'envisager une logique qui permet d'élaborer des contenus dans une langue naturelle.

D'interpellée que nous étions, nous nous sommes quelque peu réconciliée avec la logique. Mais encore ? En quoi la logique naturelle peut-elle rendre compte de ce que le citoyen ordinaire comprend et interprète au quotidien au moyen d'une mise en commun de sens ? Si nous sommes plus familiers avec les connaissances formelles, scientifiques, mathématiques et techniques qui nous donnent accès à un contenu de haut savoir, que savons-nous du contenu et de l'organisation des connaissances du sens commun ? (Grize, 1989, p. 170).

Argument convaincant s'il en est. Nous jouerons donc notre va-tout en relevant le défi de faire le pont entre la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz et la logique naturelle de Jean-Blaise Grize.

NOTES

[1] Expression utilisée de plus dans les lettres d'opinion des journaux, mais surtout dans les premières pages du document de consultation de la commission Bouchard-Taylor, où on la dénombrerait une dizaine de fois. Position développée par Ernest Renan dans son célèbre texte [Qu'est-ce qu'une nation ?](#), paru en 1882.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Berger, P., & Luckmann, T. (2008). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Dubuc, P. (2007). À propos du vivre ensemble, *Le Devoir*, Opinions, 13 décembre 2007. Disponible sur Internet : <http://www.vigile.net/A-propos-du-vivre-ensemble>
- Grize, J.-B. (1996). *Logique naturelle & communications*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schütz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Klincksieck.
- Schütz, A. (1998). *Éléments de sociologie phénoménologique*. Paris : L'Harmattan.
- Schütz, A. (2007). *Essais sur le monde ordinaire*. Paris : Le Félin Poche.
- Schütz, A. (2009). *Contribution à la sociologie de l'action*. Paris : Éditeurs Hermann.
- Schütz, G. (2006). *Comment comprendre l'actualité. Communication et mise en scène*. Québec : PUQ.